

Le Calvé Ivičević, Evaine / Vodanović, Barbara. »Les ethnonymes défigés à l'épreuve de la traduction«, u: Mikšić V. / Le Calvé Ivičević E. (dir.). *Entre jeu et contrainte: pratiques et expériences oulipiennes*, MeandarMedia / Sveučilište u Zadru, Zagreb - Zadar, 2016, str. 97-111.
ISBN 978-953-331-106-7

LE CALVÉ IVIČEVIĆ EVAINE

VODANOVIĆ BARBARA

**DES VERTES ET DES PAS MÛRES : FRUITS ET LÉGUMES
DANS LES PHRASÈMES FRANÇAIS ET CROATES**

Résumé : Le présent article aborde un élément pittoresque parmi les sujets de réflexion qu'offrent les expressions figées : les phrasèmes dont l'un des constituants est un nom de fruit ou de légume. Prenant pour point de départ le français, où ce type d'expressions est assez fertile, nous fonderons notre propos sur un corpus d'une centaine de phrasèmes, dont nous proposerons d'abord une description linguistique. Suivant deux idées sur le signe linguistique qui sont que, 1° le signe nous est imposé par le code social qu'est la langue et est donc figé et que, 2° le signe utilisé consciemment pour communiquer quelque chose est un signe intentionnel, nous étudierons la manière dont s'opère la désémantisation et proposerons une typologie basée sur nos observations. Puis nous chercherons des équivalents en croate, langue dans laquelle les noms de fruits et de légumes sont comparativement fort peu exploités dans les phrasèmes. Faisant nôtre l'approche d'Umberto Eco, selon lequel la traduction est une négociation, nous proposerons diverses stratégies, depuis la traduction littérale jusqu'à la recherche d'une équivalence, que celle-ci s'établisse grâce à un phrasème existant en croate ou s'accompagne d'ajustements : adaptation, transposition, banalisation. Explorant les possibles stratégies à mettre en œuvre, nous tenterons de déterminer dans quelle mesure les solutions proposées sont pertinentes.

Mots-clés: phrasème, désémantisation, traduction, français; croate, fruits et légumes

Introduction

Désémantisation et figement vont de pair sur un axe qui mène, à la faveur du contexte, de la dénotation propre, (n')actualisant (que) l'usage principal, à une signification quasi-imprévisible, à l'issue d'un détournement qui s'opère dans une association d'idées. Ce processus trouve dans les expressions figées un terrain de prédilection bigarré, ludique, mais aussi fort vaste. C'est pourquoi nous limiterons la présente étude à un ensemble restreint au sein de ce groupe hétérogène : d'une part, au niveau du champ sémantique, en ne considérant que les phrasèmes dont l'un des constituants est un nom de légume ou de fruit. D'autre part, en privilégiant la sélection dans notre corpus d'expressions à base verbale ou adjectivale. Partant de la constatation que le sens des phrasèmes n'est jamais compositionnel, nous essayerons de discerner divers degrés de désémantisation et d'éclairer la façon dont s'opère cette dernière. Observant que la perte de substance sémantique

constitue un obscurcissement du sens, nous établirons une gradation sur une échelle allant d'un niveau de grande transparence à une totale opacité. Le comportement du phytonyme sur cette échelle est le facteur qui d'emblée capte notre attention, mais il apparaîtra que le constituant verbal participe lui aussi à éclaircir ou au contraire obscurcir le composant sémantique retenu dans l'association. En d'autres termes, plus le verbe conserve sa valeur pleine et son sens littéral, plus grande est la facilité à décoder l'association construite sur le phytonyme. Ainsi prendrons-nous en compte le comportement des deux constituants – verbal et substantival – pour proposer une typologie fondée sur le degré de désémantisation, depuis les expressions que nous pouvons qualifier de « littérales » (*pousser comme une asperge*), jusqu'à celles où l'opacité est totale et dont on peut dire qu'elles sont « métaphoriques » (*jeter des pommes cuites*). Une telle classification présente un intérêt quant à la réflexion sur la construction du sens, mais il nous reste à montrer si elle peut aider le traducteur, en l'occurrence vers le croate. Nous proposerons pour clore notre étude une palette de stratégies possibles, accompagnée d'une évaluation des compromis qu'elles impliquent et de leur succès respectif.

Le codage des unités lexicales

Chaque signe linguistique utilisé consciemment pour communiquer est un signe intentionnel. Chaque signe utilisé pour communiquer est le résultat d'une association entre forme et idée. Cette association, et le phrasème en est une, peut être interprétée dans sa signification compositionnelle et dans sa signification « globale ». Kleiber (2010) le souligne : « expressions idiomatiques et proverbes métaphoriques vont de pair au niveau représentationnel en rendant accessibles deux sens, un sens compositionnel ou littéral, qui n'est pas le leur, et un sens qui est le leur, qui s'avère non compositionnel et qui donc est dit *opaque* ou *figé*, sens lexicalisé ou *conventionnel*, qui doit être appris comme étant le sens de la dénomination idiomatique ou proverbiale » (p. 139). Ainsi les phrasèmes font-ils partie « des éléments qui représentent un potentiel d'ambiguïté » (Ballard 1989, p. 20). Hélas pour le traducteur, même lorsqu'il a saisi le sens *conventionnel*, il n'est pas au bout de ses peines, car la signification compositionnelle n'est pas tout à fait effacée : « deux significations coexistent dans la même séquence, un sens global qui correspond à la totalité de la séquence et un sens littéral, sous-jacent, qui est réactivé en cas de besoin dans le discours » (Mejri 2005, p. 190), or cette coexistence complexifie notablement la recherche d'un équivalent.

Ce sens *conventionnel* ou *global* coïncide avec le plus haut degré de désémantisation des composants du phrasème, sur une échelle dont nous décrirons les degrés, entre littéral et opaque, dans les pages qui suivent. Mais avant de procéder à une classification, il convient de s'interroger sur les mécanismes qui président à la formation du « sens lexicalisé ». Recourant au modèle de la nouvelle version de la sémantique du prototype développée par Kleiber (1990), nous observons que la plupart des phrasèmes est construite sur des effets prototypiques, et que les différents éléments participant à une même catégorie sont unis par une « ressemblance de famille » (Kleiber 1990, p. 152). Or, dans la structuration en air de famille, le prototype se voit ramené du rang de principe organisateur, résumant l'ensemble des propriétés de la plupart des exemplaires à celui de phénomène de surface, pouvant avoir des sources et des formes différentes en fonction du modèle

de la catégorie lui donnant naissance. Dans une telle conception catégorielle, « ce n'est plus le concept ou son correspondant sur le plan sémantique, l'acception ou le sens, qui constituent l'indicateur d'une catégorie, mais l'unité lexicale. Il en résulte une version polysémique ou multi-catégorielle qui (...) rend compte de ce qu'un même mot peut regrouper plusieurs sens différents, c'est-à-dire peut renvoyer à plusieurs types de référents ou de... catégories » (Kleiber 1990, p. 155). Alors comprenons-nous plus aisément comment, moyennant l'actualisation de l'un des sèmes, en l'occurrence la forme, s'opère le lien entre la citrouille et la tête, ou comment s'opère le choix du phytonyme « poire » pour des phrasèmes aussi variés que : *se fendre la poire, laisser mûrir la poire, couper la poire en deux* ou encore *c'est pour ma poire*. Ici s'installe un premier niveau d'opacité, en particulier pour les allophones, dès lors que l'association ainsi créée tire sa légitimité du fait qu'elle est partagée par les membres d'une même communauté dont elle reflète le savoir commun, mais ne trouve pas nécessairement d'écho dans une autre langue-culture. Ainsi le radis est-il considéré par les francophones comme une unité de mesure dépourvue de valeur, fonction que remplit la fève (*bob*) en croate.

Par ailleurs, nous observons que dans le cadre du phrasème « la catégorisation se trouve justifiée par des liens d'association entre les différentes instances (ou type de référents) et non pas par un rapport entre toutes ces différentes instances et une même entité, à savoir le prototype » (Kleiber 1990, p. 159), ce qui aide à comprendre comment pomme, poire, pêche, citron, chou et citrouille peuvent établir un même lien avec la notion de tête. Ici le problème de l'opacité s'épaissit dans la mesure où, en l'absence de figure centrale prototypique, « il est permis de concevoir qu'une catégorie est formée de types de référents ou de sous-catégories différentes, reliées entre elles de telle sorte que la première, par exemple, peut ne plus rien avoir à faire directement avec la dernière » (Kleiber 1990, p. 161). Ce modèle permet de concevoir comment « chou » et « citron » peuvent rivaliser pour se superposer à « tête » dans le phrasème *se creuser la tête*.

L'étude phraséologique doit aussi prendre en compte que certains éléments de la phrase sont construits en transgressant les règles de la sélection de leurs constituants lexicaux ou morphologiques. La transgression entre forme et idée s'est déjà opérée au niveau présuppositionnel, dans la parole potentielle où l'on a associé, par exemple, la forme de la tête avec les contours du chou ou de la citrouille. Dans la parole effective, cette transgression donne lieu à des phrasèmes tels que *ne rien avoir dans la citrouille*. Ce faisant, la composante verbale garde son sémantisme intact, de manière que le verbe ne subit aucune transgression des paradigmes.

Divers auteurs, dont Svensson et Mejri, s'accordent à dire qu'il existe une fixité formelle et une fixité sémantique du phrasème. Les éléments phraséologiques sont donc soumis à un figement qui s'opère sur plusieurs niveaux, et l'expression est figée en raison de sa conventionnalité et de son inflexibilité. En d'autres termes, une expression figée doit être conçue comme une unité chez le locuteur, et ce dernier doit sentir qu'il y a une relation entre les mots, ce qui a pour résultat que les mots sont perçus comme une unité. Elle doit également être inflexible au niveau syntaxique, c'est-à-dire soumise à un blocage syntaxique. Il existe, tout d'abord, un blocage grammatical qui provoque un figement syntaxique et sémantique. Gross (1996) établit une distinction entre ces deux types de figement : « Une séquence est

figée du point de vue syntaxique quand elle refuse toutes les possibilités combinatoires ou transformationnelles qui caractérisent habituellement une suite de ce type. Elle est figée sémantiquement quand le sens est opaque ou non compositionnel, c'est-à-dire quand il ne peut être déduit du sens des éléments composants » (p. 154). Quant à Mejri (2009), il souligne que toute atteinte à cette fixité formelle et à la globalité sémantique des séquences figées serait considérée comme un défigement. La conventionnalité et l'inflexibilité de ces expressions provoquent chez les locuteurs un sentiment de proverbialité et de figuration. A cela viennent s'ajouter l'informalité et l'affect – dont il sera question dans notre typologie des degrés de désémantisation – qui participent de l'idiomaticité, dans laquelle s'inscrit la problématique du phrasème.

De la transparence à l'opacité

Les expressions « littérales » présentent un sens quasi-compositionnel, résultat de l'évidence du trait sémantique actualisé, et donc de la composition des sens de leurs constituants (*avoir les yeux en amande*) et c'est le contexte qui sélectionne les sèmes neutralisés, actualisés et saillants. Le phytonyme connaît une part de désémantisation, mais elle n'est pas complète : *amande* perd ses traits matériels et morphologiques, pour ne garder que sa forme oblongue. Dans les expressions « métaphoriques », en revanche, l'opacité provient du fait que leur sens, qui par opposition au sens compositionnel peut être qualifié de « sens figé », est imprévisible et ne résulte pas de la combinaison sémantique de leurs parties (*courir sur le haricot*) puisqu'il est basé sur la transgression des actants dans un autre paradigme. Ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, l'opacité croît-elle avec la désémantisation. Nous basant sur ces observations, nous aboutissons à une typologie des expressions figées composant notre corpus articulée comme suit. Le premier groupe correspond au niveau de désémantisation le plus bas. Le verbe et/ou l'adjectif conserve sa signification première et la plus fréquente. Quant au phytonyme, il suscite une association basée sur une caractéristique physique ou attribuée aisément décodable, prototypique. Ainsi l'association entre la couleur jaune et le citron ne réclame-t-elle aucun effort de décryptage particulier. Autre exemple avec *avoir une ligne de haricot vert* où, dans la juxtaposition des notions silhouette et haricot vert, le récepteur devinera sans peine que c'est sur le caractère filiforme du légume que porte la comparaison. Nous remarquons, et ceci n'est sans doute pas fortuit mais découle de ce qui vient d'être dit, que cette catégorie réunit en premier lieu les expressions comparatives. De fait, la comparaison, hormis lorsqu'elle est ironique (or, à en juger par notre corpus, il semble que les phytonymes ne donnent lieu à aucune comparaison ironique), se fonde sur une association directe, retenant un trait sémantique perceptible (*jaune comme un citron*) ou un trait attribué aisément déductible (*ridé comme une vieille pomme*). Par ailleurs, l'élément initial (verbal, adjectival ou nominal) est sémantiquement stable. Parmi les traits sémantiques relevant des propriétés intrinsèques, au niveau de l'aspect physique sont retenues la couleur (*jaune comme un citron / coing, rouge comme une tomate, pâle comme une endive*), la texture (*teint de pêche, ridé comme une vieille pomme*), la taille (*haut comme trois pommes, grand comme une asperge*), la forme (*nez en patate, oreilles en feuille de chou, yeux en amande, ligne de haricot vert, tête de chou*), ou encore la forme et la taille combinées (*la tête comme*

une citrouille / pastèque) et, au niveau des aptitudes, est retenue par exemple la croissance rapide (*pousser comme un champignon / une asperge*). D'autres traits sémantiques relèvent des propriétés extrinsèques du légume évoqué, comme par exemple sa répartition dans l'espace du jardin (*se tenir en rang d'oignons*) ou l'usage que l'on en fait (*pressé comme un citron*). Enfin figurent ici les propriétés arbitraires, comme par exemple le trait « simplicité » attribué au chou (*bête comme chou*). Qu'ils présentent une comparaison explicite, avec *comme*, ou une analogie, avec *de*, le décodage des exemples ci-dessus ne réclame pas de gros effort. Le deuxième groupe de notre typologie s'articule également autour d'une analogie, mais cette fois bâtie par synonymie, au sein de phrasèmes comportant pratiquement tous une initiale verbale. Nous pouvons y distinguer deux sous-groupes, selon le comportement sémantique du constituant verbal. Dans le premier, le verbe est sémantiquement stable, et l'analogie déductible par le contexte. Le phrasème comportant le phytonyme vient se superposer à une autre expression, transparente, reposant sur une ressemblance plus ou moins arbitraire. Tel est le cas pour *ne pas avoir un radis* (un sou), *ne pas valoir une cacahuète / un trognon de chou* (un sou), *travailler pour des prunes / des haricots / des nèfles / des queues de cerise / une poignée de cerises / des cacahuètes* (des miettes), où l'analogie repose sur la valeur dérisoire attribuée aux fruits et légumes actualisés, ou encore pour *en pleine poire* (figure), où la forme du fruit suscite l'association. C'est également ici que nous trouvons *s'occuper de ses oignons* et *c'est (pas) tes oignons* (affaires), images imprévisibles et moins faciles à décoder que *faire ses choux gras* (son profit) phrasème évocateur dès lors qu'il comporte l'adjectif « gras », même si l'on ignore ce qu'est un chou gras. Quant à *avoir l'air concombre* (con), il est beaucoup moins surprenant car ici le choix du synonyme est le résultat d'une attraction phonique évidente. Enfin, citons *envoyer cueillir de l'oseille*, où le phytonyme est arbitraire dans la mesure où il pourrait être remplacé par maints autres termes (le seul trait sémantique actualisé étant l'abondance de la plante dénommée), mais vient par son noyau verbal se superposer à une expression en amont (*envoyer promener / paître / balader*), à l'instar des autres exemples de ce sous-groupe.

En revanche, nous ne ferons pas apparaître dans ce groupe les expressions *avoir du blé / de l'oseille* (de l'argent), *donner une châtaigne / un marron / une pêche* (un coup de poing), ou *raconter des salades* (propos mensongers), qui constituent des exemples d'emploi argotique ou populaire des phytonymes y figurant, mais ne réunissent pas les caractéristiques du phrasème, puisqu'il est possible de leur appliquer des transformations syntaxiques (*la châtaigne qu'il lui a donnée*), d'actualiser les constituants (*sa / cette châtaigne*), d'opérer une substitution synonymique (*donner / mettre / envoyer / filer une châtaigne / un marron / une pêche ; prendre / recevoir / encaisser une châtaigne*), ou encore d'insérer un élément nouveau (*donner une sacrée châtaigne, donner deux ou trois châtaignes*). Dans le second sous-groupe, l'élément verbal est lui-même désémantisé. Sont réunis ici des phrasèmes dont le sens est assez aisément décodable grâce à la superposition synonymique (à condition bien sûr que le récepteur connaisse l'expression en amont, supposée plus claire car comportant un constituant substantival non désémantisé), doublée d'une association basée sur des caractéristiques physiques supposées connues ou observables. Ainsi, c'est sur le

trait sémantique « rondeur » en association avec la forme de la tête que reposent *se fendre la poire / pêche* (gueule), ou encore *en avoir dans le chou, avoir du chou, ne rien avoir dans la citrouille, travailler du chou, se prendre le chou, se creuser le citron, se payer la pomme / la poire de qqn*, où réapparaissent des phytonymes synonymes de « tête, crâne » déjà rencontrés parmi les phrasèmes comparatifs cités plus haut. Curieusement, nous ne retrouvons pas ici la patate qui, en français populaire, peut désigner la tête, la figure. Mais faisant preuve d'une forte polysémie, ce phytonyme surgit ailleurs, aussi bien dans *en avoir gros sur la patate* (le cœur), suscitant une association isolée, opacifiée à la fois par le verbe et l'adjectif, que dans *avoir / donner la patate* (la forme physique). Notons à propos de ces deux derniers phrasèmes qu'ils suscitent à leur tour une superposition synonymique semble-t-il arbitraire avec *avoir / donner la pêche*. Nous observons une semblable aptitude à la polysémie pour la cerise qui signifie tantôt « santé » avec *se refaire la cerise*, tantôt « malheur » avec *porter la cerise*, à cette différence près que cette dernière image n'est pas arbitraire : ici c'est la notion pleine qui est retenue, par le truchement de l'expression *porter la guigne*, elle même résultat d'une attraction phonique à partir de « guigner » (regarder de travers).

Le troisième groupe réunit des phrasèmes où le trait sémantique retenu, propre au légume ou fruit actualisé, s'accompagne d'un surplus sémantique imprévisible, qu'il nous revient de déduire. Ainsi le phrasème *comme des noix sur un bâton* associe-t-il de façon arbitraire la notion noix à celle de bâton en implicite, cette fois-ci fort logiquement, qu'un tel agencement est impossible à réaliser. Même structure pour *mettre du beurre dans les épinards*, qui peut donner lieu à une lecture littérale (compositionnelle) et où le surplus sémantique réside dans la supposition que les épinards sont plus savoureux avec du beurre et que la consommation de beurre est un signe d'aisance. Le surplus sémantique dans *manger les pissenlits par les racines* consiste également en une association fortuite étayant un surplus sémantique en forme de déduction, à cette différence près que celle-ci fait une ironique entorse à la logique, puisque pour consommer les pissenlits de cette façon il faut être mort. En revanche, le surplus sémantique de *manger son blé en herbe* reflète une observation fondamentale du cycle de la nature : il faut attendre la récolte avant de consommer ce que l'on a semé, sous peine d'anéantir ses réserves. Avec *la patate chaude*, que l'on se la passe, la refile, ou que l'on y joue, c'est aussi la notion pleine qui est actualisée, avec l'idée qu'il est très désagréable de tenir une pomme de terre chaude, à laquelle se greffe le surplus sémantique que ladite patate devient alors un problème indésirable. Si *pleurer sans oignons* (facilement et sans raison) repose sur la propriété bien connue qu'ont les oignons à faire larmoyer, *s'habiller comme un oignon* s'appuie sur la connaissance de la structure de l'oignon, composé d'une superposition de feuilles charnues, avec pour surplus sémantique l'idée que porter plusieurs couches de vêtements protège mieux du froid et permet d'adapter son habillement à son activité. Avec *(avoir du) sang de navet*, c'est la supposition que l'anémie, le manque d'énergie ou de courage, se reflètent dans la couleur d'un sang dont la pâleur est comparable au jus du navet. Pour *(avoir un) cœur d'artichaut*, c'est l'idée que la mollesse induit une incapacité de résistance, à savoir dans le cas du cœur, siège des désirs d'amour, une facilité extrême à s'éprendre. Dans *avoir un pois chiche / petit pois dans la tête* le trait sémantique retenu est la petite taille, avec

pour surplus sémantique la supposition que plus un cerveau est petit, plus son propriétaire est bête. C'est le trait « glissant » qui est retenu dans *mettre une peau de banane (sous les pieds de qqn)*, avec pour surplus sémantique l'allusion à l'intention visée : faire choir (échouer) autrui. Enfin, pour *naître dans un chou* et son pendant *naître dans une rose* les traits sémantiques retenus sont la rusticité par opposition à la délicatesse, avec pour surplus sémantique les histoires populaires selon lesquelles les garçons naissent dans les choux et les filles dans les roses.

Le quatrième groupe réunit les phrasèmes dont le sens n'est pas déductible de leurs constituants, la désémantisation y étant extrême à tous les niveaux. Un premier sous-groupe réunira ceux dont le sens compositionnel peut constituer une piste d'interprétation pour aboutir au sens complet. Le second sous-groupe, en revanche, ne se prête pas à une lecture littérale et présente un niveau extrême d'opacité. Parmi les phrasèmes métaphoriques où nous trouvons une piste d'interprétation, figurent : *aller planter ses choux* (se retirer), qui renvoie à « cultiver son jardin » ; *marcher à la carotte* (agir pour une récompense), qui fait écho à « la carotte et le bâton » ; *faire le poireau* (attendre longuement), qui évoque l'immobilité et la posture d'une personne attendant. La poire et la pomme déjà rencontrées plus haut dans le sens de « visage », réapparaissent ici dans cette signification avec *se lécher la poire* en concurrence avec *se sucer la pomme* (s'embrasser), où l'on peut discerner une description du baiser. C'est aussi dans cette signification que la poire participe à la figure métonymique *une bonne poire*, désignant une personne conciliante. Nous observons par ailleurs que la poire fait preuve d'une intéressante polysémie, puisqu'elle figure en outre dans une série où elle désigne un « commerce fructueux » qui peut être tour à tour : une occasion favorable – *laisser mûrir la poire*, *la poire est / n'est pas mûre* ; une réserve financière – *garder une poire pour la soif* ; une occasion de compromis – *couper la poire en deux*, ce dernier phrasème renvoyant par ailleurs à l'idée de « trancher » (décider).

Viennent clore ce passage en revue les phrasèmes métaphoriques où la désémantisation est telle qu'aucun décodage n'est possible à partir des constituants : *les carottes sont cuites* et *c'est la fin des haricots* (tout est perdu), *ramener sa fraise* (intervenir), *secouer les prunes* (réprimander), *aux petits oignons* (avec un soin particulier), *courir sur le haricot* (importuner), *faire chou blanc* (échouer), *être dans les choux* (perdre, être dernier), *être dans les pommes cuites* (être épuisé), *jeter des pommes cuites (à qqn)* (conspuer) et *tomber dans les pommes* (s'évanouir), *à la noix (de coco)* (sans valeur) et *vieille noix* (vieil imbécile).

Traduire

En raison de leurs particularités, les phrasèmes offrent aux traductologues un champ de bataille fort propice aux rivalités des partisans de deux camps. D'un côté ceux qui prônent la déverbalisation, avec pour souci essentiel l'acceptabilité du texte traduit pour le lecteur dans la culture cible. De l'autre, ceux qui conçoivent la langue comme une façon de percevoir le vécu, soulignant que séparer la forme de son contenu est une piètre gageure, car les deux sont indissociables.

Dans cette lice, les phrasèmes constituent une catégorie truculente, car faisant appel à des images inattendues, dotées d'une grande force expressive (*haut comme trois pommes*), permettant la visualisation (*ridé comme une vieille pomme*), suscitant des effets picturaux (*manger les épinards par la racine*), souvent cocasses (*avoir un*

pois chiche dans la tête) et présentant une expression extrêmement efficace et concise (*couper la poire en deux*), autant de traits qui vont de pair avec le figement. Le traducteur trouve ici une source de réflexion et souvent de difficultés, car les langues « fixent leur matérialité (phonétique, syntaxique, lexicale, etc.) dans des contenus dont la forme de l'expression est tellement prégnante qu'il est vraiment difficile de dissocier les deux faces des signes linguistiques (forme du contenu et forme de l'expression) » (Mejri 2010, p. 32), or ces contenus sont précieux car ils recèlent une grande part de ce qui fait l'originalité des langues.

A la singularité des images suscitées, ancrées dans le savoir partagé par la collectivité des locuteurs, et au « dédoublement » du sens vient s'ajouter la conventionnalité de ces expressions, inhérente au figement, qui de tous ses critères constitue celui qui concerne le plus étroitement le traducteur. Or, s'il est vrai que la traduction doit s'accomplir « au moyen d'équivalents ayant le même degré (ou presque) d'appropriation » (Mejri 2009), et que l'équivalence consiste à reproduire « l'effet, c'est-à-dire : les choix lexicaux, l'équilibre des phrases, la musicalité, le mouvement, le ton, la poésie, l'atmosphère des lieux et des époques, les niveaux de lecture » (Jolicœur 1995, p. 25), on comprend pourquoi la traduction des phrasèmes pose un problème réputé insoluble. En effet, très rares sont les situations où une même association prototypique se retrouve dans les deux langues. Par conséquent, il faut bien traduire (dans toutes les acceptions du syntagme), or la superposition du sens lexicalisé avec l'image surgissant du sens littéral pose la question de l'équivalence sémantique ainsi, dès lors qu'elle participe à l'expressivité du texte, que celle de l'équivalence stylistique, ce qui invite à la recherche d'une image comparable. Par ailleurs, le phrasème étant ancré dans la culture du texte original, le traducteur doit se préparer à privilégier une dimension du phrasème aux dépens d'une autre, car « la traduction se fonde sur des processus de négociation, cette dernière étant justement un processus selon lequel, pour obtenir quelque chose, on renonce à quelque chose d'autre, et d'où, au final, les parties en jeu sortent avec un sentiment de satisfaction raisonnable et réciproque, à la lumière du principe d'or selon lequel on ne peut pas tout avoir. » (Eco 2006, p. 18).

Le choix d'une traduction littérale, offrant une équivalence formelle et sémantique, est justifié dans les cas de parfaite adéquation, tel que *jaune comme un citron* / *žut kao limun* ou *rouge comme une tomate* / *crven kao rajčica* (*paradajz, pomidor*). C'est, de façon prévisible, dans le premier groupe de notre classification, offrant le niveau de désémantisation le plus bas, que sont réunis les phrasèmes auxquels ce procédé est applicable. Toutefois, ils sont très peu nombreux, soit parce que le croate ne dispose pas de phrasème pour lexicaliser une notion (comme par exemple pour *se tenir en rang d'oignons*), soit parce qu'il puise ses référents à des catégories autres que les phytonymes (*pâle comme une endive* / *blijed kao kreda / krpa*), soit parce que le référent actualisé en français suscite des associations différentes en croate (*ridé comme une vieille pomme* vs *rumen / vedar / zdrav kao jabuka*). Dans les autres cas, et bien qu'elle réponde à des intentions louables, puisqu'elle va dans le sens du respect de la lettre, la recherche de l'équivalence formelle et sémantique donne lieu à une création syntagmatique s'apparentant au calque, et se révèle peu fertile car le phrasème lui offre une forte résistance. Les résultats obtenus sont incertains, le plus souvent inappropriés qu'ils dépassent les limites de

l'acceptabilité (prenons pour exemple *faire le poireau* : que dire de *praviti se poriluk* ?), qu'ils pèchent par une tendance à l'exotisation (dénoncée par Berman) sous forme d'un syntagme n'ayant plus rien d'un phrasème (*čekati kao poriluk*), ou qu'ils aboutissent à une perte du sens lexicalisé du phrasème original (ainsi la traduction littérale en croate de *couper la poire en deux / prepолоviti krušku* ne comporte-t-elle pas le sens de « trouver un compromis »). La solution éventuellement envisageable pour pallier cette lacune peut être l'insertion explicative, du type *nespretno, kao da si posložio orahe na štapu* pour *comme des noix sur un bâton*, mais elle implique un étoffement accompagné d'une rationalisation (Berman), si bien que le remède est pire que le mal.

Plus heureuse est la voie qui consiste à s'inspirer de l'existant, avec l'adaptation, qui recourt à un phrasème de la langue cible offrant une image certes un peu différente mais recourant à des concepts et référents adéquats et véhiculant le même sens. Tel est le cas de *haut comme trois pommes* traduit par *visok kao lakat*. Ainsi pourra-t-on, pour *manger les pissenlits par les racines*, proposer *kopriva z riti (iz gužice) raste komu*. Encore faudra-t-il veiller à ce que les figures de style employées soient appropriées, suscitant une impression correspondante. Comme le suggère l'exemple ci-dessus, le croate pose à la différence du français la question du dialecte, à laquelle vient s'ajouter celle du registre. Ainsi pourra-t-on juger trop vulgaire le phrasème cité ci-dessus et lui préférer *biti pod crnom zemljom*, moyennant une déperdition sémantique. De même, si nous proposons *blijed kao krpa (kreda)* pour traduire *pâle comme une endive*, il faudra tenir compte que l'inverse n'est pas vrai et qu'à *blijed kao krpa* correspond mieux *pâle comme un linge*. Le traducteur se heurte aux limites fixées par le répertoire de la langue cible et à l'incertitude de parvenir à une équivalence d'effet. De fait, il faudra dans presque tous les cas déplorer une déperdition, au niveau sémantique, mais possiblement aussi prosodique.

Le traducteur peut aussi se tourner vers la transposition dans la sphère culturelle d'accueil. Dans cette perspective, *manger des pissenlits par la racine* trouvera son équivalent dans *biti na Mirogoju*, ou *ne rien avoir dans la citrouille* sera rendu par *biti glup kao duduk*. De tels choix d'équivalence dynamique comportent tous les défauts de l'approche cibliste, ethnocentrique, en introduisant dans un texte étranger un élément puisé à une autre sphère culturelle (*duduk, Mirogoj*). Pour ces diverses raisons, rares sont les situations où ils peuvent s'intégrer dans le texte sans en troubler la cohérence, d'autant plus parce que le phrasème est l'un des éléments privilégiés du discours où s'exprime le génie de la langue-culture.

Reste enfin l'option de la déverbalisation et de la banalisation, qui répond au souci du transfert du sens mais implique un total irrespect à l'égard du caractère phrasémique de sa forme. Ainsi pour *courir sur le haricot* la solution choisie ne sera pas *ići na jetru* mais plutôt *nervirati, živcirati*. Une telle approche, qui réduit la matérialité de la lettre à un encombrant moyen de faire passer une information d'une langue dans une autre, fait figure de stratégie du pis-aller.

A l'issue de ce passage en revue des stratégies dont dispose le traducteur, nous voyons que la classification menée plus haut n'est malheureusement pas d'une grande aide dans la recherche d'un équivalent. Par ailleurs, il apparaît que la traduction des phrasèmes donne lieu à une négociation où « [t]raduire signifie

toujours "raboter" quelques-unes des conséquences que le terme original impliquait. En ce sens, en traduisant, on ne dit jamais la même chose » (Eco 2006, p. 110). A ce titre, le phrasème échappe à la règle selon laquelle « on peut considérer [que] les S[équences] F[igées], ayant une fixité totale représentent une vraie aubaine pour la traduction puisqu'il suffit d'en faire l'inventaire et d'en trouver les équivalents polylexicaux ou monolexicaux » (Mejri 2009).

Conclusion

Parmi les expressions figées, le phrasème constitue une source fertile d'expressivité. Le corpus sous étude, composé d'une centaine de phrasèmes comportant un nom de fruit ou de légume, en apporte une illustration pittoresque, d'autant plus intéressante que le croate possède beaucoup moins de phrasèmes à constituant phytonymique désignant des plantes potagères et/ou des fruits. De plus, les notions et les sèmes actualisés en croate ne sont le plus souvent pas les mêmes qu'en français : ainsi la pomme apparaît-elle pour évoquer la santé (*rumen / vedar / zdrav kao jabuka*), signification que ne lui attribue pas le français. Aussi est-il pleinement justifié de dire qu'« avec le figement les difficultés se multiplient d'une manière croissante » (Mejri 2009). C'est pourquoi nous avons abordé ce sujet en deux temps, par une description linguistique suivie d'une réflexion traductologique. Il s'avère que, si la classification linguistique éclaire les images suscitées par les phrasèmes et en facilite la compréhension, elle ne permet pas de dégager une méthodologie pour leur traduction. Faisant nôtre la démarche d'Umberto Eco (2006), qui envisage la traduction comme une négociation, nous montrons que chacun des phrasèmes sous étude place le traducteur devant un choix qu'il réalisera en « renonçant à certaines des propriétés » et « ne sauvant que celles qui sont importantes pour le contexte » (p. 98). Toutes les voies ne promettent pas un succès égal, mais l'opération traduisante demeure gratifiante car « [l]a négociation n'est pas toujours une tractation qui distribue avec équité pertes et profits entre les parties en jeu. Je peux juger acceptable une négociation où j'ai concédé à la partie adverse plus que ce qu'elle m'a concédé et pourtant, vu mon propos initial et sachant que je partais nettement désavantagé, m'estimer satisfait quand même. » (Eco 2006, p. 110).

Bibliographie

- Ballard, M. (1989). Effets d'humour, ambiguïté et didactique de la traduction. *Meta : journal des traducteurs*, 34 (1), 20-25.
- Berman, A. (1999). La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain. Paris : Seuil.
- Eco, U. (2006). Dire presque la même chose – Expériences de traduction. Paris : Grasset.
- Fink Arsovski, Ž. et al. (2016). Hrvatsko-romansko-germanski rječnik poredbenih frazema. Zagreb : Knjigra.
- Gross, G. (1996). Les expressions figées en français. Les noms composés et autres locutions. Paris : Ophrys.
- Kleiber, G. (2010). Proverbes : transparence et opacité. *Meta : Journal des traducteurs*, 55 (1), 136-146.
- Kleiber, G. (1990). La sémantique du prototype. Paris : P.U.F.
- Mejri, S. (2009). Figement, défigement et traduction. Problématique théorique. Dans P. Mogorron Huerta et S. Mejri (Dir.), *Figement, défigement et traduction = Fijación, desautomatización y traducción*. Alicante : Universidad de Alicante.
- Mejri, S. (2010). Traduction et fixité idiomatique. *Meta : journal des traducteurs*, 55 (1), 31-41.

Mejri, S. (2005). Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement. *Linx Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, 53, 183-196.

Mel'čuk, I. & Clas, A. & Polguère, A. (1995). Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire. Louvain : Duculot.

Pintarić, N. (1997). Fitoemotivi u tekstu i diskurzu. Dans M. Andrijašević et L. Zergollern-Miletić (Eds.), *Tekst i diskurs : zbornik Hrvatskoga društva za primijenjenu lingvistiku*.

Zagreb : HDPL, 313–324.

LE CALVÉ IVIČEVIĆ EVAINE, VODANOVIĆ BARBARA

TRICKY VEGGIES : FRUITS AND VEGETABLES IN FRENCH AND CROATIAN PHRASES

Abstract: This paper deals with a picturesque element among topics represented by phrases: phrasemes which one of the parts is a fruit or vegetable name. Starting from French, where this type of phrases is rather common, we will base our remarks on a corpus of a hundred phrasemes that we will first describe from a linguistic perspective. Taking as a premise about linguistic sign that 1) signs are imposed by language as social code and are therefore fixed and (2) signs consciously used to communicate are intentional signs, we will study the way desemantisation takes place and propose a typology based on our observations. Then we will look for equivalents in Croatian, a language in which names of fruits and vegetables are comparatively little exploited in phrasemes. Using Umberto Eco's approach that translation is a negotiation, we propose a range of strategies, from literal translation to equivalence, realised with an existing Croatian phrase or through adjustments: adaptation, transposition, banalisation. We will explore possible strategies that are to be used and attempt to determine relevancy of proposed solutions.

Keywords: phrasemes, desemantisation, translation, French, Croatian, fruits and vegetables